

ANDRI SNÆR MAGNASON

DU TEMPS
ET
DE L'EAU

Requiem pour un glacier



A L I S I O

« Au cours des cent prochaines années, la nature de l'eau va subir de profondes transformations. Les glaciers situés en dehors des zones polaires vont fondre en grande partie, le niveau des océans va s'élever, les températures vont augmenter, entraînant des sécheresses et des inondations. Le degré d'acidité des océans va atteindre un niveau inégalé depuis cinquante millions d'années. Ces évolutions vont se produire dans l'intervalle d'une vie humaine, celle d'un enfant qui naîtrait aujourd'hui et atteindrait l'âge de ma grand-mère, 95 ans. »

Est-il déjà trop tard? Que pouvons-nous réellement faire en une poignée de décennies? Activiste islandais engagé dans la protection de l'environnement, Andri Snær Magnason nous raconte dans la langue des poètes les défis du réchauffement climatique. Déroulant le fil de son histoire familiale, il nous parle des glaciers qu'il voit disparaître, du cri d'alerte que nous adresse la planète et de l'urgence qui nous étreint. Car le temps géologique est révolu: le monde s'altère désormais à l'allure d'une vie d'homme. Mais nous pouvons encore changer l'avenir et nos enfants, déjà, sauront si nous avons réussi.

« L'auteur, mêlant faits scientifiques et récit biographique avec une plume poétique, détruit nos certitudes au fil du texte, nous mettant face à une sombre réalité : cette transition est déjà en train de se produire. »

SÜDDEUTSCHE ZEITUNG

Poète, romancier, dramaturge, nouvelliste, essayiste traduit en 30 langues, **Andri Snær Magnason** est un des auteurs islandais les plus reconnus. Il a notamment reçu le prestigieux Prix Littéraire islandais. Son premier roman, *Lovestar*, paru aux éditions Zulma, a remporté le Grand Prix de l'Imaginaire en 2016. Candidat à l'élection présidentielle de 2016, il a rédigé en 2019 la « Lettre au futur » qui figure sur la plaque commémorative dédiée au glacier Okjökull, le premier des 400 glaciers islandais à avoir disparu à cause du réchauffement climatique.

ISBN : 978-2-37935-125-9



22 €
Prix TTC
France

ALISIO

Rayon : Essais, Écologie

DU TEMPS ET DE L'EAU



ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Copyright © Andri Snær Magnason, 2019

Titre de l'édition originale islandaise :

Um tímann og vatnið

Traduction publiée avec l'autorisation de l'éditeur original,
Forlagið, www.forlagid.is

Ce livre a été traduit avec le soutien financier de



ICELANDIC LITERATURE CENTER

Traduit de l'islandais par Catherine Mercy
et Véronique Mercy

Suivi éditorial : Nathalie Reyss

Relecture-correction : Chantal Nicolas

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photographie de couverture © Shutterstock

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-125-9

ANDRI SNÆR MAGNASON

DU TEMPS
ET
DE L'EAU

Requiem pour un glacier

Traduit de l'islandais
par Catherine Mercy et Véronique Mercy

Λ L I S I O

*Ce livre est dédié à mes enfants, mes petits-enfants
et mes arrière-petits-enfants.*

Île de Grímsey

Péninsule
de Melrakkasletta

BÍLDUDALUR

AKUREYRI

STYKKISHÓLMUR

REYÐARFJÖRÐUR

Centrale
hydroélectrique
de Kárahnjúka

Snæfellsjökull

Vatnajökull

Réserve de Kringilsárrani

Okjökull

Kverkfjöll

BORGARNES

REYKJAVÍK

JÖKULHEIMAR

Hvannadalshnjúkur

Bláfjöll

Volcan
Helka

Skeiðarárjökull



*« Tu ne protèges que ce que tu aimes,
tu n'aimes que ce que tu connais. Tu ne connais
que ce qu'on t'apprend. »*

Baba Dioum, cité par Guðmundur Páll Ólafsson

« PUISSIEZ-VOUS VIVRE DES TEMPS INTÉRESSANTS »

« Soyez attentif à ce tout ce que vous remarquez. »

Þorvaldur Þorsteinsson

LORSQUE JE REÇOIS DES VISITEURS ÉTRANGERS, je les emmène parfois dans Borgartún, une rue de Reykjavík que je surnomme « le boulevard des Rêves brisés ». Je leur indique une villa en bois, la maison Höfði. Ronald Reagan et Mikhaïl Gorbatchev s’y rencontrèrent en 1986, lors d’un sommet que beaucoup considèrent comme annonciateur de la chute du communisme et de l’écroulement du rideau de fer. Tout près s’élève un énorme bloc de verre et de marbre noir, l’ancien siège de la banque Kaupþing. Quand elle s’écroula, en 2008, elle fut classée quatrième plus grande banqueroute de l’histoire du capitalisme, non pas en proportion de la population touchée, mais des dollars qui y furent engloutis : 20 milliards¹, soit un peu plus de 18 milliards d’euros.

Loin de moi l'idée de me réjouir des malheurs d'autrui, mais comment n'aurais-je pas été frappé d'avoir assisté à l'écroulement de deux idéologies gigantesques avant d'avoir seulement atteint la quarantaine ? Les deux systèmes étaient entre les mains de gens qui s'étaient hissés jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir et de la connaissance, et qui jouissaient des privilèges propres à leur position au sommet de la pyramide. Tous, à l'intérieur de leur système, donnèrent le change jusqu'au dernier jour. Le 19 janvier 1989, le dirigeant de la RDA, Erich Honecker, affirma : « Le mur sera debout dans cinquante ans et dans un siècle. » Or, il s'écroula en novembre de la même année. Lors d'une interview à la télévision islandaise, le 6 octobre 2008, le directeur de la banque Kaupþing déclara, après avoir obtenu un prêt d'urgence de la Banque Centrale d'Islande : « Notre position est excellente et la Banque Centrale est assurée de rentrer dans ses fonds. [...] Je peux l'affirmer en toute bonne foi. » Trois jours plus tard, la banque faisait faillite.

Lorsque de tels systèmes s'écroulent, le langage se libère. Les mots utilisés pour cerner la réalité ne signifient plus rien et sont déconnectés des événements. Les manuels scolaires deviennent obsolètes et l'ordre des choses est bouleversé. Soudain, les gens ne parviennent plus à trouver les mots et les concepts qui correspondent à ce qu'ils vivent.

Un bosquet d'arbustes chétifs s'élève au milieu de la pelouse qui sépare la maison Höfði du siège de la banque disparue – six sapins et un saule laineux mal entretenu. Je me suis couché parmi ces arbres, entre les deux bâtiments, et j'ai contemplé le ciel en me demandant quel système serait le prochain sur la liste. Et quelle nouvelle grandiose conception du monde le remplacerait.

Les scientifiques ont tiré le signal d'alarme : la Terre, fondement de toute vie, est en grand danger. Les principales idéologies du xx^e siècle ont répandu l'idée que la nature était une mine inépuisable et bon marché. L'humanité a fait comme si l'atmosphère était capable d'absorber indéfiniment ses émissions de dioxyde de carbone, comme si les océans pouvaient engloutir indéfiniment ses déchets. Elle s'est imaginé que les terres seraient inépuisables grâce aux engrais. Et que l'espèce humaine pourrait sans dommages envahir pas à pas l'habitat naturel de la faune sauvage.

Si les prédictions des scientifiques sont justes concernant l'avenir des océans, de l'atmosphère, des cycles climatiques, des glaciers et des littoraux, il est temps de se demander de quels mots nous avons besoin pour embrasser des sujets d'une telle ampleur. Quel système de pensée est donc capable de contenir tout cela ? Qui dois-je lire ? Milton Friedman, Confucius, Karl Marx, l'Apocalypse, le Coran ou les Vedas ? Comment dompter nos désirs, notre consommation, notre avidité, qui, comme toutes les études le confirment, sont en train de détruire les écosystèmes de la planète ?

On peut dire que ce livre aborde à sa manière « le temps et l'eau* ». Au cours des cent prochaines années, la nature de l'eau va subir de profondes transformations. Les glaciers situés en dehors des zones polaires vont fondre en grande partie, le niveau des océans va s'élever, les températures vont augmenter, entraînant des sécheresses et des inondations. Le degré d'acidité des océans va atteindre un niveau inégalé depuis cinquante millions d'années. Ces évolutions vont se produire dans

* Allusion au titre du recueil de poèmes de Steinn Steinarr (1908-1958), *Tíminn og vatnið, Le Temps et l'eau* (1948). Cf. l'anthologie des recueils de ses poèmes sous le titre *Le Temps et l'eau*, traduction de Régis Boyer (Actes Sud, 1984). Hélas introuvable, sauf en bibliothèque. Poète majeur en Islande. NdT.

l'intervalle d'une vie humaine, celle d'un enfant qui naîtrait aujourd'hui et atteindrait l'âge de ma grand-mère, 95 ans.

Les forces qui animent la Terre ont bousculé le rythme des temps géologiques pour s'ajuster sur celui de l'activité humaine. Les évolutions qui nécessitaient jusque-là cent mille ans prennent effet désormais en seulement cent ans. Cette rapidité phénoménale affecte tous les êtres vivants, elle remet en question les bases mêmes de notre pensée, de nos choix, de nos productions et de nos certitudes. Elle touche tous ceux que nous connaissons, tous ceux que nous aimons. Les changements auxquels nous sommes confrontés sont bien plus complexes que la plupart des sujets que nos cerveaux ont l'habitude de traiter. Leur envergure excède largement nos expériences antérieures. Elle dépasse les capacités des langues et de la plupart des images que nous utilisons pour nous aider à comprendre le réel.

Cette incapacité est du même ordre que celle d'un appareil enregistreur confronté au tumulte d'une éruption volcanique. Au-delà d'un certain niveau sonore, il cesse de fonctionner et nous n'entendons plus qu'un bourdonnement. Les deux mots « changements climatiques » bourdonnent dans les oreilles de la plupart des gens. Il est nettement plus facile de se faire une opinion sur des questions moins importantes que celle-là. Nous mesurons sans problème le préjudice que nous subissons quand nous perdons un bien de valeur, quand un animal est abattu, ou quand des projets de construction dépassent le budget initial. Mais quand le sujet est d'une ampleur telle qu'elle touche à ce qui nous est le plus sacré, à ce qui constitue la base même de notre existence, notre réaction n'est pas à la hauteur. Comme si notre cerveau était incapable d'en mesurer l'amplitude.

Ce bourdonnement nous brouille les idées. Quand nous parcourons les unes des journaux, nous avons l'impression de comprendre ce que signifient « disparition des glaciers », « records de température », « acidification des océans », « augmentation des émissions ». Si les scientifiques ont raison, ces mots englobent des phénomènes plus graves que tous les événements auxquels les êtres humains ont été confrontés au cours de leur histoire. Si nous étions à même d'en saisir toute la portée, nos comportements et nos décisions en seraient profondément modifiés. Mais tout se passe comme si le message était à 99 % inaudible.

Mais cette image est peut-être insuffisante pour me faire comprendre. Peut-être serait-il plus judicieux de parler de « trou noir ». Aucun scientifique n'en a jamais vu, bien que leur masse puisse atteindre un million de soleils et qu'ils aient la capacité d'aspirer toute la lumière. Pour déceler leur présence, la seule méthode consiste à observer leur environnement de nébuleuses et d'étoiles. Quand on aborde un sujet qui englobe la totalité de l'eau, des terres et de l'atmosphère de la planète, il est si vaste qu'il dépasse notre entendement. Pour écrire sur un tel sujet, il faut l'approcher par derrière, de biais, par en dessous, en naviguant dans le passé et dans l'avenir; l'aborder de manière subjective tout en adoptant une démarche scientifique. J'utiliserai aussi le langage de la mythologie. Je m'efforcerai de traiter ces thèmes sans les traiter. Je me référerai au passé pour aller de l'avant.

Nous vivons des temps où la pensée et le langage se libèrent des chaînes idéologiques. Des temps où l'ancienne malédiction, qui n'a de chinoise que le nom, n'en est pas moins d'actualité : « Puissiez-vous vivre des temps intéressants. »

DEUX PETITS TRÉSORS

EN 1997, J'AI TERMINÉ MES ÉTUDES de langue et de littérature islandaise à l'université d'Islande, à Reykjavík. L'été suivant, j'ai fait des recherches dans les sous-sols de l'Institut Árni Magnússon d'études islandaises. Cet institut, hébergé dans le bâtiment universitaire Árnagarður, rue Suðurgata, se dissimule derrière une porte verrouillée. Bizarrement, je n'avais jamais eu l'idée d'en franchir le seuil les années précédentes, alors que j'étudiais dans les mêmes murs. Il faut dire qu'à mes yeux cette porte était empreinte de magie, comme les rochers dans lesquels demeurent les elfes. Le bruit courait que des humains avaient disparu pour toujours dans cet autre monde. Je savais qu'on y conservait le patrimoine des manuscrits islandais. Les érudits qui désiraient se pencher tout à loisir sur ces joyaux de la littérature islandaise y bénéficiaient du calme dont ils avaient besoin. La sonnette m'impressionnait autant qu'une alarme d'incendie. Je n'ai osé l'actionner que le jour où mon désir de découvrir les secrets du lieu a été le plus fort. J'ai trouvé enfin le courage de sonner. On m'a prié d'entrer.

Une grande paix régnait à l'intérieur, dans la pénombre et l'odeur forte des livres anciens. Pour le jeune homme que j'étais alors, cette atmosphère studieuse avait quelque chose d'oppressant. J'avais le sentiment d'être un intrus parmi ces spécialistes en manuscrits, dont certains étaient aussi âgés que mon grand-père et ma grand-mère. Dans la cafétéria, je me suis fait tout petit quand la conversation a roulé sur un certain Þorvaldur : s'était-il rendu, oui ou non, dans la région de Skagafjörður en 86? J'ignorais de quel siècle ils parlaient : 1186, 1586, 1986? La peur d'être considéré comme inculte en littérature s'ajoutait à mon complexe d'infériorité dans le domaine des déclinaisons. J'étais atteint de « la maladie du datif * ». En somme, je redoutais de passer pour un idiot et un attardé grammatical.

Jusqu'alors j'avais toujours effectué des travaux de plein air durant l'été, du dallage ou du jardinage. Je prenais en pitié les gens condamnés à travailler dans des bureaux. Parfois, je me laissais aller à regarder par la fenêtre les jeunes qui tondaient la pelouse en bras de chemise sur le campus universitaire. Mais mes rêveries me transportaient bien plus loin encore. Mon oncle maternel, John Thorbjarnarson, était biologiste. Il m'avait proposé de l'accompagner dans ses expéditions : d'abord au Venezuela, où il devait effectuer des recherches sur les anacondas des plaines marécageuses, puis au Brésil, dans la forêt amazonienne, où il rejoindrait des scientifiques qui faisaient l'inventaire des œufs de crocodile dans la réserve de développement durable Mamirauá. Mon oncle et son équipe s'engageaient aussi pour la préservation du caïman noir – *Melanosuchus niger* –, le plus grand des animaux sauvages d'Amérique du Sud². Comme la profondeur de l'eau dans les zones pluviales de la forêt varie

* Cette « maladie » frappe les élèves islandais qui ont des difficultés avec l'apprentissage des déclinaisons. NdT.

de dix mètres au cours de l'année, nous devons loger dans des cabanes flottantes. John m'en avait parlé en ces termes : « C'est un grand bonheur d'être réveillé le matin par les cris des dauphins qui pêchent devant notre porte. »

Mais quand j'ai appris que Magga et moi allions donner naissance à notre premier enfant, j'aurais fait preuve d'un grand manque de responsabilité si je m'étais embarqué dans de telles aventures. J'étais arrivé à la croisée des chemins. Le train filait sans moi vers le Venezuela tandis que je patientais dans la salle d'attente de la maternité. Des deux voies qui s'ouvraient devant moi, je ne savais pas laquelle me conviendrait le mieux, l'existence difficile d'un chercheur de terrain, ou la carrière solitaire d'un écrivain.

On m'a chargé de veiller sur une exposition de manuscrits dans une petite salle à l'étage supérieur de l'Institut Árni Magnússon. Le responsable de l'exposition, le philologue Gísli Sigurðsson, m'a conduit devant une porte blindée, au sous-sol. Il a sorti trois clés. J'ai été envahi par un immense sentiment de vénération quand il a ouvert la porte de la réserve des manuscrits, le cœur sacré de l'histoire culturelle islandaise. J'étais au milieu d'antiques trésors. Les manuscrits en parchemin, dont les plus anciens avaient été écrits vers 1100, rapportaient des événements qui s'étaient déroulés au temps jadis. Parmi eux figuraient les textes originaux des sagas des Islandais, des récits de chevalerie, des vies de rois et des codex de lois de siècles révolus. Gísli s'est approché d'une étagère d'où il a sorti un petit manuscrit qu'il m'a tendu avec d'infinies précautions.

« Quel est ce livre ? » ai-je chuchoté.

Je ne sais pas pourquoi j'ai baissé la voix. Mais le lieu s'y prêtait, me semblait-il.

« C'est le *Codex Regius*. Le livre royal. Les poèmes de l'Edda. »

Mes genoux se sont dérobes sous moi. Je suis resté figé sur place, comme si je m'étais trouvé nez à nez avec une star. Ce livre figure parmi les trésors les plus précieux de notre pays – et même de l'Europe entière. Il est l'une des deux principales sources de connaissance de la mythologie nordique. C'est le manuscrit d'origine de poèmes illustres comme « Völuspá », « Hávamál » et « Brymskviða ». L'une des principales sources d'inspiration de Richard Wagner, de J. L. Borges et de J.R.R. Tolkien. J'avais l'impression de tenir Elvis Presley en personne entre mes mains.

L'aspect du manuscrit était très modeste. Un texte d'une telle valeur et d'une telle portée aurait mérité une somptueuse reliure dorée. Or, il était sombre et de très petit format. On aurait dit un livre de sorcellerie. Quoique très ancien, le parchemin n'était pas racorni, le cuir était d'une belle couleur brune. Les caractères étaient simples, les pages pratiquement dépourvues d'enluminures et d'initiales décorées. C'est la preuve la plus ancienne qu'il ne faut pas juger un livre d'après son apparence.

Le chercheur l'a ouvert délicatement. J'ai reconnu facilement le « S » qu'il me montrait du doigt au milieu de la page. « Lisez cela », m'a-t-il dit. Après quelques instants d'observation, je suis parvenu à déchiffrer les lignes suivantes :

*« Sól tér sortna sígur fold í mar hverfa af himni
heidar stjörnur geisar eimi við aldurnara leikur
hár hiti við himin sjálfan... »*

*« Le Soleil noircit, la terre s'enfonce dans la
mer, les claires étoiles disparaissent du ciel, les
fumées font rage dans les airs, la fournaise monte
jusqu'au ciel. »*

Un frisson m'a parcouru le dos. C'était le « Ragnarök », la fin du monde telle qu'on la raconte dans le manuscrit original de *Völuspá* (*La Prédiction de la prophétesse*). Les phrases s'alignaient les unes à la suite des autres, le texte du poème n'était pas divisé en vers, contrairement aux éditions imprimées depuis. J'étais en contact direct avec celui qui avait écrit ces mots sept cents ans plus tôt. Soudain, j'ai eu peur de menacer l'intégrité du manuscrit en toussant ou en trébuchant. Je n'osais même plus respirer. Vaines précautions sans doute, sachant que, pendant ces sept siècles, le parchemin avait connu l'humidité des fermes de tourbe et franchi des fleuves à dos de cheval, enfermé dans un coffre. En 1662, il avait traversé la mer sur un voilier et avait été offert au roi du Danemark, Frederik III. C'était vertigineux. Je parlais pratiquement la même langue que l'auteur du manuscrit. Durerait-il encore sept cents ans? Jusqu'en l'an 2700? Notre langue et notre civilisation perdureraient-elles aussi longtemps?

L'humanité n'a que partiellement conservé l'héritage des cosmogonies qui donnaient une vision globale du monde, des forces et des dieux qui le régissaient, de sa genèse et de son apocalypse : les mythologies grecques, romaines, égyptiennes, bouddhistes, hindoues, chrétiennes – et ce qui nous est parvenu des mythes aztèques. La mythologie nordique figure en bonne place parmi elles. C'est la raison pour laquelle le *Codex Regius* a plus de valeur que la Joconde! Nous lui devons l'essentiel des connaissances dont nous disposons sur les dieux nordiques, le Valhalla et le Ragnarök. Aujourd'hui encore il est une source de réflexion et d'inspiration inépuisable dans les domaines culturels et artistiques : spectacles de danse, groupes de rock, films hollywoodiens comme *Thor: Ragnarök* de Marvel Comics, où Thor et son ami Hulk se battent contre Loki le félon, le géant Surtur et le terrible loup Fenrisúlfur.

Je l'ai placé dans un petit monte-charge et je l'ai expédié à l'étage supérieur. Je me suis précipité dans l'escalier en colimaçon pour le réceptionner. Avec d'infinies précautions, je l'ai déposé sur un petit chariot que j'ai poussé le long d'un interminable couloir. Je l'ai déposé tout doucement, comme un bébé prématuré, dans une vitrine en verre dont j'ai soigneusement fermé la porte à clé. Durant toute la semaine, j'ai fait le même cauchemar, je rêvais que j'étais en centre-ville et que j'avais perdu le manuscrit. Une fois, j'ai croisé dans le couloir une femme de ménage qui poussait un chariot de nettoyage. J'ai aussitôt imaginé la catastrophe. Si le parchemin tombait dans le seau d'eau, si les pages en ressortaient toutes blanches, ce serait une perte irréparable.

Les médiévistes de l'Institut Árni Magnússon ne se souciant pas de faire de la publicité pour promouvoir les manuscrits, je suis resté seul pendant des journées entières en compagnie de ces trésors, pendant que les touristes se ruaient sur les merveilles naturelles de mon pays, comme le fameux Geysir et la chute de Gullfoss. J'avais la Joconde pour moi tout seul et bien plus encore, car les trésors les plus précieux de l'Institut se trouvaient là, auprès du *Codex Regius* : les *Grágás*, recueil de lois datant de l'État libre islandais (930-1262), le *Möðruvallabók*, qui contient les principales sagas, et le *Flateyjarbók*, un manuscrit de 200 pages en vélin somptueusement enluminées. J'allais de l'un à l'autre et j'essayais de déchiffrer les textes visibles sur les pages ouvertes. Le *Codex Regius* était le plus facile à lire. L'écriture était nette, j'ai été frappé par ces quelques mots surgis du passé :

*Ungur var eg forðum, fór eg einn saman, þá varð
eg villur vega, auðugur þóttumst er eg annan
fann. Maður er manns gaman...*

Jadis, j'étais jeune, j'étais seul, je pris le mauvais chemin, je me sentis riche quand je rencontrai quelqu'un d'autre. L'homme est la joie de l'homme...

La même semaine, nous nous sommes précipités, Magga et moi, à la maternité. J'ai pris doucement dans mes bras mon premier né. Je n'avais jamais rien tenu d'aussi nouveau ni d'aussi fragile entre mes mains. J'ai rêvé que j'étais en centre-ville, en caleçon ; j'avais perdu mon fils et le codex.

Le magasin qui jouxtait la réserve des manuscrits recelait d'autres pépites. Des bandes magnétiques y étaient entassées, des enregistrements que des ethnologues avaient accumulés en sillonnant le pays de 1903 à 1973. Dans cette collection figuraient les enregistrements les plus anciens jamais réalisés en Islande, en 1903, sur des cylindres en cire – le phonographe d'Edison. L'occasion d'entendre des vieilles femmes, des fermiers ou des marins réciter des vers, chanter, ou raconter des histoires. Je n'avais jamais rien entendu d'aussi beau. Je me suis dit que ces voix du passé étaient porteuses de messages pour le public d'aujourd'hui. Cet été-là, j'ai consacré l'essentiel de mon temps – en coopération avec l'ethnologue Rósa Þorsteinsdóttir – à la conception d'un CD présentant une sélection de ces enregistrements.

Quand j'insérais les bobines dans le magnétophone et que je mettais les écouteurs, j'avais l'impression d'actionner une machine à remonter le temps. J'étais transporté dans la salle de séjour d'une dame âgée née en 1888. On entendait le tic-tac de l'horloge de la cuisine tandis qu'elle récitait des *rímur** qu'elle avait

* Dans la littérature islandaise, longs poèmes épiques hérités de la poésie scaldique, transmis de génération en génération, et déclamés d'une manière particulière. NdT.

apprises en écoutant sa grand-mère née en 1830, qui les tenait de sa grand-mère née pendant l'éruption volcanique du Laki, en 1783, qui les tenait elle-même de sa grand-mère née en 1740. L'enregistrement avait été effectué en 1969. Une chaîne de presque deux cent cinquante ans durant laquelle c'était l'aïeul qui transmettait son savoir au plus jeune. Les goûts étaient bien différents des nôtres en ces temps anciens. L'intonation et la déclamation ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. J'ai réalisé une cassette d'extraits de ces voix et je les ai fait écouter à mes amis, après leur avoir demandé d'en deviner l'origine. Ils ont suggéré les Indiens d'Amérique, les éleveurs de rennes samis, les moines tibétains, ou des Arabes en prière. Quand ils ont eu terminé de faire le tour des cultures les plus éloignées de notre île, je leur ai dit : « C'est un enregistrement qui a été effectué ici, en Islande, en 1970, dans une région isolée, le Strandir. Le récitant est né en 1900. »

Je l'ai fait écouter aussi à mon fils qui pleurait. Il s'est tu presque immédiatement quand il a entendu la voix, ce qui m'a donné l'idée de vérifier de manière plus rigoureuse si ces déclamations avaient réellement un effet apaisant sur les bébés.

J'étais fasciné à l'idée que l'on pouvait capter le temps. Je prenais conscience que j'étais moi-même entouré de précieuses voix qui s'éteindraient bientôt, comme celles des vieilles personnes enregistrées depuis 1903. Mes trois grands-pères et mes deux grands-mères étaient toujours en vie. Alors, cet été-là, quoique manquant de méthode, j'ai commencé à recueillir leurs témoignages. Mon grand-père Jón était né en 1919, ma grand-mère Dísá en 1925, ma grand-mère Hulda en 1924, mon grand-père Árni en 1922, mon grand-père Björn en 1921. Cette génération avait vécu à un

moment charnière de l'histoire. Elle était née juste après la Première Guerre mondiale, elle avait traversé la grande crise de 1929 et la Seconde Guerre mondiale. Elle avait été témoin de tous les bouleversements du xx^e siècle. Plusieurs étaient nés dans une famille où l'on ne connaissait ni l'électricité ni les machines, mais où l'on savait ce qu'étaient la misère et la famine. Inspiré par les archives vocales de l'Institut, j'ai donc décidé de recueillir la parole de mes proches. J'ai utilisé les appareils disponibles à l'époque, une caméra vidéo VHS et un dictaphone. Quand les progrès technologiques l'ont permis, je les ai remplacés par un portable. Pour tout dire je ne savais pas ce que je recherchais. J'ai donc décidé d'archiver tout ce que j'enregistrais, sans aucune distinction. Il appartiendrait à la postérité de sélectionner ce qui lui paraîtrait le plus intéressant. J'ai constitué petit à petit ma propre collection d'enregistrements. L'Institut Andri Magnason*.

* L'auteur s'amuse de la proximité de son nom avec celui d'Árni Magnússon (1663-1730), dont l'Institut porte le nom. Cet infatigable collectionneur des manuscrits médiévaux islandais a sauvé d'innombrables textes. La collection arnamagnéenne est inscrite depuis 2009 au registre « Mémoires du monde » de l'Unesco comme « la collection la plus importante au monde de manuscrits anciens scandinaves ». NdT.

CONVERSATION SUR LE FUTUR

JE SUIS CHEZ MA GRAND-MÈRE HULDA et mon grand-père Árni, rue Hlaðbær. Nous sommes assis dans la cuisine. La rivière Elliðaár serpente juste devant la maison, les joggers trottinent sur la rive. Quelques plaques de neige s'accrochent encore sur les pentes des Bláfjöll alors que le jardin est en pleine floraison. J'allume l'ordinateur et je lance un vieux film que ma mère et ma grand-mère n'ont pas revu depuis des dizaines d'années.

J'ai numérisé une vieille bobine de 16 mm que j'ai dénichée dans le débarras. Elle date de 1956. Le film est en noir et blanc, il n'y a pas de son, mais la qualité de l'image est impeccable. Des enfants vêtus en habits du dimanche sont assis dans le living de Selás 3, la grande maison blanche bâtie par mon arrière-grand-père au bord de l'Elliðaár. Ils tiennent chacun dans leur main une bouteille de Coca-Cola en verre. Souriante, mon arrière-grand-mère fait son entrée avec un gros gâteau à la crème garni de bougies allumées. Au bout de la table, les jumelles âgées de dix ans sont serrées l'une contre l'autre, elles rient et soufflent de toutes leurs forces